

Le Monde Illustré
Album Universel

LE PLUS ANCIEN JOURNAL ILLUSTRÉ DU CANADA

ADMINISTRATION ET RÉDACTION
1961 Rue Sainte-Catherine, Montréal.
Téléphone Est 2840.

Boîte du Bureau de Poste pour la correspondance, 758.
Tiroir du Bureau de Poste pour les journaux, 2191.
Les manuscrits non insérés ne sont pas rendus.

Quatre mois, \$1.00. Payable d'avance
Un an, \$3.00. Six mois, \$1.50

SOMMAIRE

- TEXTE — Chronique par Paul d'Esmorin —
Revue de la mode — Le Kremlin de Mos-
cou — Bateau inchavirable — Amusement
en famille — Notre prochain numéro — La
femme de la semaine — Le plus gros dia-
mant du monde — Notes de carnet — A tra-
vers le monde — Page des enfants — Con-
cours — Contes et récits.
- FEUILLETONS — La Vendetta, par H. de
Balzac, suite et fin — Mlle de Scudéri, par
E. T. Hoffman.
- MUSIQUE — Marche des toréadors, par Ch.
Lecocq — Nous irons à Mytilène, par E.
Reyer.
- GRAVURES — Frontispice "L'âge de l'inno-
cence", par Reynolds — Nouveau chapeau
de printemps — Vue de Moscou — Bateaux
inchavirables — La princesse Louise de Co-
bourg — Le plus gros diamant — Gravures
hors texte.



CHRONIQUE

De notre temps, grâce aux progrès de l'acous-
tique, de l'électricité et de toutes les merveilles
scientifiques dont nous nous ébaubissons jour-
nellement, les moindres faits ont leurs échos. On
ne s'étonnera donc pas, que, me permettant un
tout petit recul d'une semaine, je dise ici quel-
ques mots, les derniers pour cette année, au su-
jet de Pâques.

Quand je dis Pâques, c'est par façon de par-
ler, car j'entends surtout vous entretenir des
symboles qui, de tangible façon, signalent cette
grande fête aux chrétiens, fidèles observateurs
de leur culte ou amateurs d'employés et de pré-
sents.

Ainsi, cette année, si je ne m'abuse, les oeufs
de Pâques se sont plus vendus à Montréal que
par le passé. Leur choix était varié, et, par leur
luxue, quelques-uns d'entre eux, ont dû faire bat-
tre d'aise le coeur des gracieuses personnes
à qui on les a donnés.

De ces oeufs, j'en ai vu de grands, de tout
petits, de dorés comme des châsses et enfin de
très "nature", à faire croire qu'ils sortaient d'un
nid. Bien que cette revue, dans son dernier nu-
méro, ait parlé des oeufs de Pâques de toutes
couleurs, je reviens sur ce sujet qui, somme tou-
te, se pose en point d'interrogation devant les
historiens. En effet, d'où viennent-ils ces oeufs
qu'il est coutume de donner à Pâques ?

S'il faut en croire les érudits, leur origine est
extraordinaire. D'après ces doctes savants, le
premier oeuf de Pâques aurait été pondu en
Phénicie, le jour où naquit celui qui devait être
l'Empereur Alexandre Sévère. Cet oeuf, au dire
de l'historien sérieux que fut Oelius Lampidus
était rouge. Sa vue, peu commune, fut don-
née considérée comme un heureux présage pour le
glorieux successeur d'Héliogabale.

D'autres voient dans les oeufs de Pâques un
symbole de résurrection.

Jadis, en France, les escoliers et les clercs
qu'étaient des oeufs, au jour pascal, et ensuite,
les offraient à leurs proches. Louis XIV, fas-
tueux même dans les plus petits détails de la
vie, en reçut tout "habillés d'or et d'argent".
Quant à son successeur effeminé, il en deman-
dait à Watteau, qui, pour lui faire sa cour, ne
manquait jamais de les orner de merveilleuses
fantaisies.

Dans quelques jours les journaux nous dirons
comment s'est passée la Pâque russe. Il est fort
probable que dans l'empire endeillé du tsar, (la
guerre russo-japonaise se poursuivant à outran-
ce), cette grande fête ne soit pas cette année ce
qu'elle est d'habitude. Pour les moscovites, dont
la grande foi se manifeste chaque jour sur les
champs de bataille, la messe de minuit que nous
célébrons à Noël, se dit là-bas à Pâques. Les
Russes lui donnent le nom de messe blanche,
parce que les femmes slaves, à quelque monde
qu'elles appartiennent, y assistent en robe blan-
che avec le grand voile et le cierge des commu-
niantes. Cette toilette donne à la cérémonie
russe un caractère très imposant. Quand celle-
ci a pris fin, tous les fidèles se rendent à l'autel,
soit pour faire bénir un gâteau "Pasca"; soit
pour présenter au pape un grand fromage blanc,
qu'ils appellent "Koulitch".

C'est aussi le jour de Pâques, qu'en Russie,
hommes et femmes se répandent dans les rues
et s'embrassent les uns les autres en s'écriant :
"Christ est ressuscité". Ainsi, le premier venu
à, à cette occasion, dans l'empire de "petit père"
le droit d'embrasser celle qui lui plaît. Il n'en
résulte aucun désordre, ces enfants du Nord
ayant une façon solennelle et froide de faire les
choses.

Peut-être n'en pourrait-on dire autant ail-
leurs, si cette biblique coutume gagnait tout
l'univers. Et puis... songeons-y, nos médecins
s'opposeraient à sa généralisation, eux qui
voient des microbes partout.

N'étaient-ce pas nos voisins, qui, il y a quel-
ques mois, voulaient (à la façon des Nippons)
supprimer totalement le baiser, par crainte, di-
saient-ils, d'un échange pernicieux d'infiniments
petits. Mais voilà, ils voulaient plus qu'il ne
pouvaient ces braves hygiénistes... Le petit
Dieu malin est si puissant, que, depuis, il fait
la plus gamine des niques aux vieux barbons des
facultés américaines et autres.

Pour en revenir aux fêtes de Pâques, à Rome,
la cérémonie du lavement des pieds s'effectue au
fond de l'aile droite de Saint-Pierre, dans la
chapelle des saints Procès et Martinien. A cette
occasion, le Pape est assis sous un dais qui
domine toute l'église. Autour de lui sont grou-
pés les cardinaux, et à sa droite, se trouve le
banc occupé par les apôtres auxquels il lavera
les pieds.

Afin de procéder à cette cérémonie, le Saint-
Père retire sa chape et la remplace par un ta-
blier de toile blanche orné de dentelles. C'est
alors que chaque apôtre avance le pied droit, le
Pape le lui lave dans un vase de vermeil, l'es-
sue et le lui baise.

Pour terminer, les apôtres reçoivent une mé-
daille d'or, quelques monnaies d'argent et un
petit bouquet de violettes. Après quoi, l'assis-
tance quitte la basilique du Vicaire de Jésus-
Christ et un an s'écoulera avant qu'émus, les
fidèles puissent assister de nouveau au plus
grandiose des spectacles.

Je ne sais si l'indéfinissable suggestion des
choses est seule coupable de ce que je vais ajou-
ter à cette chronique, mais, toujours est-il, que
le sujet précédent m'amène à vous parler de
l'eau que nous buvons, ou que nous ne pouvons
boire à Montréal.

Vous connaissez le vieil aphorisme : "Plus un
chien est laid, plus il est beau". Eh ! bien, je
suis tenté de varier un peu et de dire à l'interro-
gatif : "Plus une eau est sale, meilleure elle est
aux estomacs qui s'en contentent ?" Car, à voir

le breuvage que nous sert la municipalité de
cette ville, je crois presque à la véridicité rela-
tive de la phrase sus-modifiée. C'est, qu'en effet,
on n'a pas idée du mélange que notre service de
l'aqueduc nous offre en guise d'eau potable. Et,
notez que je ne mentionne même pas les petites
bêtes qui se trouvent dans l'élément incriminé,
peut-être, à seule fin d'être immortalisées par
certaines gravures peu ragoûtantes. Quoi qu'il
en soit, constatons l'état bourbeux de l'eau qu'on
voit sur nos tables. Les myopes mêmes, n'ont
pas besoin de lunettes pour affirmer, à distance,
que l'"aqua fontis" qu'on voudrait nous faire
ingurgiter est si peu limpide, qu'elle effrayerait
un chameau altéré.

Ah ! cette eau, mes amis, elle fait rêver d'hy-
drophobie, du supplice de Tantal, des ivrognes
ses ennemis, bref, (enragé) à tout ce que l'on
voudra sauf à étancher sa soif !

Cependant, sous prétexte d'améliorations no-
tre métropole s'endette affreusement, et le pu-
blic persiste à croire qu'elle dispose de filtres
municipaux. Moi, je ne dis pas non, mais alors
ces machines là ne valent pas la peine qu'on en
parle !

Vite donc, messieurs les inventeurs, à la beso-
gne, s'il vous plaît. On a besoin de plans de fil-
tres à eau à l'Hôtel de Ville de Montréal.

Dépêchez-vous, mes amis, si vous ne voulez
pas ma mort... et celle de bien d'autres. Quel
malheur, ma foi, que d'être buveur d'eau (pas
méchant) et d'avoir la pépie !...

* * *

Sur ce, mes chers lecteurs, permettez que je
vous quitte satisfait d'avoir un peu défendu les
gosiers des Montréalais.

M'écouterait-on ?

Heu ! Heu ! j'en doute. Néanmoins, si tout
le monde y allait de son cri de révolte, les auto-
rités responsables de l'état de choses que je si-
gnale, comprendraient enfin que : si la tisane
de champagne n'est pas à dédaigner quand on a
soir, elle n'est pas encore à la portée du vulgaire.

A bientôt donc, de causer avec vous, dans les
colonnes du prochain numéro transformé de ce-
te revue.

Bon, voilà votre curiosité qui s'éveille, vous
voudriez que je bavarde, n'est-ce pas ? A quoi
bon, on vous l'a déjà dit souvent, le changement
d'aspect de l'Album Universel est pour le mieux.
Soyez persuadés : qu'il vous servira royalement
à l'avenir. Dites-les à vos amis, afin qu'aug-
mente le nombre de ceux que nous comptons.
Car, le monde n'est pas aussi cynique qu'on le
dit, et heureusement, on peut encore répéter
avec satisfaction : "Les amis de nos amis sont
un peu des nôtres".

PAUL D'ESMORIN.

NOTRE PROCHAIN NUMERO

Nous donnons dans une autre page une repro-
duction, réduite au quart environ, du format de
nos prochains numéros.

La gravure de leur couverture sera imprimée
en trois couleurs et sera d'un effet artistique
très attrayant.

Quant aux illustrations et au texte qui for-
meront l'ensemble de ce nouveau numéro, nous
croyons pouvoir dire que jamais rien de si beau,
de si complet n'a été offert au public canadien-
français.

Ce sera plus qu'un journal quotidien et mieux
qu'un livre que nous offrirons chaque semaine à
nos lecteurs, qui y trouveront résumé, sous une
forme littéraire et exacte, (dans 36 à 40 pages
de texte), tout ce qui se fait, se dit ou se prépare
dans le monde entier.

Nous comptons sur le bon accueil du public
et sur un encouragement qui, déjà, nous arrive
sous forme d'éloges et de longues listes de nou-
veaux abonnés.